N° 96. CINQ CENTIMES Mardi 25 Décembre 1888

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12 TOURCOING, rue Verte, 54.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
6 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

PRIX DES ANNONCES :

ANNONCES	0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES	0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . .	0 fr. 75 —
LOCALES	1 fr. —

Les Annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux bureaux du Journal, et à PARIS, à l'Agence Audbourg, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

DEMAIN
L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING
commencera la publication de
L'AS DE CŒUR
grand roman de cape et d'épée
Par FORTUNÉ DU BOISGOBEY

ROUBAIX-TOURCOING 24 DÉCEMBRE 1888

LES MINISTRES

de l'Agriculture et du Commerce

A LILLE

Bien qu'il ne dût pas y avoir de réception officielle pour l'arrivée des ministres de l'agriculture et du commerce, on qui n'avaient pas voulu user de leurs honneurs militaires pour ne pas priver les troupes du repos du dimanche, — les environs de la gare, la Grand'place, la rue de la Gare et la place de la Gare n'en présentaient pas moins, hier, à midi, une animation inaccoutumée.

Une foule de curieux stationnait également dans la salle des Pas-Perdus de la gare attendant l'arrivée de MM. Viette et Pierre Legrand.

L'arrivée du train ministériel

Quelques instants avant l'arrivée du train ministériel, nous remarquons sur le quai de la gare : MM. Saisset-Schneider, préfet du Nord ; René Pichon, secrétaire général de la Préfecture : Claeys, sénateur, président de la Société des agriculteurs du Nord; Gustave Lhotte, Bancelin, Massé, Fournier, sous-préfets d'Hazebrouck, de Dunkerque, d'Avesnes et de Cambrai ; Géry Legrand, sénateur, maire de Lille ; Rigaut, Gavelle, Baggio, Violette, adjoints; Contamine, secrétaire-général de la mairie; Salmon, Ricard et Pain, conseillers de préfecture ; René Telliez, président honoraire de la Société des agriculteurs du Nord ; Tiennot, Florimond Desprez, vice-présidents ; Muel, inspecteur principal du chemin de fer du Nord; Michaud, inspecteur des forêts, et un sous inspecteur ; Delattre, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, etc., etc.

Le service d'ordre était assuré par MM. Gallian, commissaire central ; Dromiez, inspecteur de la sûreté, et Lefebvre, inspecteur de police.

A midi douze, le train ministériel entre en gare. M. Pierre Legrand, ministre du commerce, en descend le premier. Après lui descendent MM. Viette, ministre de l'agriculture ; Tisserand, directeur de l'agriculture ; Réné Pichon, secrétaire de l'agriculture ; Cirier, sénateur ; Maxime Lecomte, député ; Huguet, chef-adjoint du cabinet du ministre de l'agriculture ; puis MM. Maullion, procureur général, et Bonnerot, sous-préfet de Douai, qui étaient montés dans le train ministériel à la gare de Douai.

M. le Préfet présente toutes les autorités à M. le Ministre de l'agriculture, puis les personnages officiels sortent de la gare, par la façade principale, en traversant la salle des Pas-Perdus bondée de curieux à ce moment.

Les Ministres sont salués à leur passage par les cris de : Vive la République!

Départ du cortège

Le cortège se met en route dans l'ordre suivant :

Dans la première voiture prennent place : MM. Viette, Pierre Legrand, Saisset-Schneider, préfet du Nord et Claeys, sénateur.

Dans la seconde : MM. Vassilière, Tisserand, Maullon, procureur général. Dans la troisième, les sous préfets ; dans la quatrième, MM. Géry Legrand, Cirier, sénateurs, Maxime Lecomte, député, Rigaut, adjoint au maire de Lille.

Dans les voitures suivantes prennent place les autres personnages officiels.

Sur le parcours du cortège, de la gare à la Préfecture, les ministres ont été accueillis par les cris de « Vive la République! Vive Pierre Legrand ! De nombreuses personnes saluaient respectueusement les représentants du gouvernement.

Le déjeuner à la Préfecture

Un déjeuner a réuni à la Préfecture, autour des ministres et du préfet du Nord, qui à fait les honneurs de sa préfecture avec sa bonne grâce ordinaire, les principales autorités du département, les représentants des corps élus et un certain nombre de membres de la Société des Agriculteurs du Nord.

On remarquait à côté des ministres les généraux Jamont et Morand, M. Tisserand, directeur de l'Agriculture ; M. Vassilière, inspecteur général de l'agriculture; MM. les sénateurs Cirier, Géry Legrand, Claeys ; M. Maxime Lecomte, député ; MM. Sey-doux, Soulfort, Bernard, Boulanger, Réné Legrand, Delcroix, conseillers généraux ; M. Carron, conseiller d'arrondissement; MM. Telliez, président honoraire de la Société des agriculteurs du Nord ; Tiennot, Florimond Desprez, Florian Buiteau, maire de Pont-à-Marcq.

Cogez, maire de l'hélempin, Henri Chas maire d'Armentières, Maullon, procureur général, Didier, maire de Pradelles, Rigaut, adjoint au maire de Lille, M. Hector Depasse, conseiller général de la Seine, M. Muel, inspecteur principal de la Compagnie du Nord, MM. Vallon, Agache-Kuhlmann, administrateurs de la Compagnie du Nord, Brunet, professeur d'Académie, Pollet, vétérinaire du département, Ch. Simon, rédacteur en chef du *Petit Nord*.

MM. A. G. Glaude, rédacteur en chef, et Dugardin, administrateur-gérant du *Progrès du Nord*.

MM. Paul Foucart, Joseph Daufy, Potié, d'Hanbourdin, Pécheux, maire de Salves, M. le Secrétaire général de la préfecture, MM. les Conseillers de préfecture et les Sous préfets.

TOAST DE M. LE PRÉFET DU NORD

Au dessert, M. le Préfet porte la santé de M. le Ministre de l'Agriculture et la santé de M. le Ministre du commerce.

Il remercie M. Viette, au nom de nos populations, d'avoir bien voulu quitter pour un instant les travaux exceptionnels de la session parlementaire pour venir s'enquérir lui-même des légitimes revendications des agriculteurs du Nord et des bienfaits, qu'ils attendent du gouvernement. « M le sénateur Claeys, dit M. le Préfet, vous exposera tout à l'heure avec l'autorité de sa grande expérience et de sa parole, nos vœux et nos espérances. Vous nous aiderez, Monsieur le ministre, à les réaliser par la haute influence que vous avez acquise auprès des pouvoirs publics. Vous avez pu voir par vous-même pour quel mier gage d'une réalisation prochaine. » M. Saisset Schneider ajoute que l'exposition remarquable dont M. le Ministre vient nous honorer de sa présence, mérite au plus haut point le témoignage d'intérêt qu'il lui accorde, témoignage auquel tous attachent un si haut prix, dans ce pays laborieux, riche, vivant, dont le travail et l'avenir sont si intimement liés au développement de la prospérité et de la grandeur nationales.

M. le Préfet exprime également tous ses sentiments de gratitude à M. Pierre Legrand, ministre du commerce, dont l'administration vigilante et habile ne laissera pas tarir l'une des sources les plus importantes de la fortune publique, et qui, en venant aujourd'hui au milieu de nous, a voulu donner à ses collaborateurs de la première heure un nouveau témoignage de sympathie, auquel le Préfet du Nord attache, pour sa part, un prix particulier. « Monsieur le Ministre, dit M. Saisset-Schneider, nous n'attendons pas moins de votre inaltérable attachement à ce département auquel vous avez donné tant de gages, et qui, dans une large mesure — laissez moi vous le dire — confond en quelque sorte aujourd'hui sa fortune avec la vôtre. »

Le toast de M. le Préfet est couvert d'applaudissements répétés.

Réponse de M. Viette

M. Viette a répondu qu'il était heureux d'être venu dans ce département, dont la richesse est légendaire et qui est presque comme un étalon par les variétés et l'étendue de ses ressources.

Il a fait l'éloge de M. Saisset Schneider, « l'exécutant Préfet du Nord », et l'a remercié de l'accueil fait aux ministres et de la santé qu'il leur avait portée.

Il a dit que le gouvernement de la République mettrait toujours au premier rang de ses soucis de protéger et de défendre les intérêts de ces laborieuses populations et cette agriculture, qui est la première source de la prospérité nationale.

En terminant M. Viette a dit : « Je veux reprendre une tradition qui est toujours observée dans ces départements de l'Est auxquels j'appartiens et dans tous nos départements frontières, c'est de porter un toast à notre vaillante armée et à ses généraux qui sont ici présents. »

Ces paroles ont été saluées d'unanimes applaudissements.

Toast de M. Pierre Legrand

M. Pierre Legrand a pris alors la parole :

« Les intérêts du commerce et de l'industrie, s'il dit, sont intimement liés à ceux de l'agriculture. Le commerce a aussi une bien large part à la prospérité du Nord.

« Le gouvernemental de la République n'oubliera aucune des parties de sa tâche. Vous pouvez compter, tous, sur notre dévouement, sur notre énergie de toutes les heures. » Le ministre du commerce a terminé en portant un toast au département du Nord, à la ville de Lille et à la Société des agriculteurs.

Ces deux discours ont fait la meilleure impression. Ils ont été chaleureusement applaudis par toute l'assistance.

Au Palais Rameau

Les ministres et les personnages officiels ont quitté la préfecture à 3 heures, pour se rendre à l'Exposition des Agriculteurs du Nord.

A la porte du Palais Rameau, se trouvent un piquet de gendarmes à cheval et de gardes-forestiers qui forment la haie. Les ministres sont reçus par M. Claeys, président et le bureau de la Société des Agriculteurs.

Au moment où les personnages officiels pénètrent dans le Palais Rameau, la musique des Canonniers, placée sur l'estrade, exécute la *Marseillaise*, qui est chaleureusement applaudie.

En présence des agents forestiers et des gardes-forestiers, le ministre de l'Agriculture donne lecture des promotions suivantes :

M. Michaud, inspecteur général des forêts de 3e classe à Nancy, est élevé sur place à la 2e classe de son grade.

M. Zénon Pintiau, inspecteur adjoint, de Forcalquier (Alpes du Quercy) est élevé sur place à la 3e classe de son grade.

Sont élevés à la 1re classe du grade au traitement de 4,000 fr. les brigadiers forestiers domaniaux de 2e classe dont les noms suivent :

MM. Blanchet, Pt. Charles, de cantonnement de Valenciennes ; Tramcourt, Alfred Xavier, du cantonnement de Quesnoy.

Sont élevés à la 1re classe au traitement de 750 francs les gardes-forestiers de 2e classe suivants :

MM. Charles Mathorez, du cantonnement de Quesnoy ; Jules Renusse, du cantonnement de Valenciennes ; Jules Choquet, du cantonnement de Quesnoy et Félix Leclercq, du cantonnement de Lille.

MM. les ministres de l'agriculture et du commerce, accompagnés de M. le préfet du Nord, de M. Claeys, et des autres notabilités, visitent minutieusement les collections de tous les exposants.

M. le ministre de l'agriculture paraît émerveillé des magnifiques produits obtenus par le travail et l'intelligence des agriculteurs de notre région, et témoigne sa satisfaction à M. le président et aux membres du comité de la Société des agriculteurs du Nord.

Les ministres ont quitté le Palais-Rameau — où il y avait une foule considérable — à quatre heures. Le cortège, escorté par un piquet de gendarmes à cheval, s'est mis en route pour l'hôtel du Maisniel où devait avoir lieu la distribution des récompenses.

La distribution des récompenses

La distribution des récompenses de la Société des agriculteurs du Nord a eu lieu, à quatre heures et demie, au milieu d'une affluence considérable, sous la présidence de M. Claeys, président de la Société, assisté, à droite de MM. Viette, ministre de l'agriculture, Pierre Legrand, ministre du commerce et de l'industrie, le général Jamont, commandant en chef le 1er corps d'armée ; à gauche, de MM. Saisset-Schneider, préfet du Nord et Géry Legrand, sénateur, maire de Lille.

Sur l'estrade prennent également place toutes les autorités déjà désignées, un grand nombre de conseillers généraux, parmi lesquels MM. Seydoux, Bourgeois, Soulfort, Bernard, Delcroix, Petit, Basquin, etc.; M. Depasse, conseiller municipal de Paris ; Pollet, vétérinaire départamental ; Paul, président du tribunal civil ; Vittu, vétérinaire à Lille, etc.

Au moment où les autorités prennent place sur l'estrade, la musique des sapeurs pompiers, sous la direction de M. Bourelle, exécute un morceau choisi qui est couvert d'applaudissements.

M. Claeys, président, déclare la séance ouverte, donne la parole à M. Viette, ministre de l'agriculture, qui s'exprime en ces termes :

DISCOURS DU MINISTRE DE L'AGRICULTURE

Ce grand département se prépare à célébrer d'une manière digne de lui et de la République le Centenaire de quatre-vingt-neuf, en offrant à la Patrie, les prémices des moissons et des fruits et en présentant à l'Exposition universelle les produits de sa puissante agriculture.

Nous assistons aujourd'hui, en quelque sorte, à une répétition générale, et nous sommes heureux de constater que vous êtes prêts à démontrer victorieusement au monde entier que notre agriculture est debout, armée pour la lutte, et qu'elle a suivi, elle aussi, les évolutions du progrès et nous avec vous assiste une étroite alliance. (Applaudissements).

Cette collaboration a produit de féconds résultats. Si nous examinons la production du blé.

« Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain », le rendement de vos récoltes dépasse de beaucoup les moyennes des pays les plus fertiles et les mieux cultivés du monde entier.

Pour les cultures industrielles, vous vous êtes élevés à la même hauteur. Elles occupent plus de soixante mille hectares dans votre département qui est le premier pour les céréales, le premier pour les cultures industrielles, le premier pour la proportion du bétail comparé à l'hectare.

Il faut attribuer ce résultat inouï aux cultures dérobées qui doublent la superficie réelle de votre sol. Ce N'est est le berceau de l'industrie sucrière et nous savons combien cette industrie s'est améliorée.

Mais il faut reconnaître que vous avez été puissamment secondés par le gouvernement de la République.

Le sucre, les pommes de terre, les betteraves et les lins douanières vous ont apporté un précieux concours.

Les lois intérieures elles-mêmes vous ont venues en aide et ont mis dans une véritable solidarité les produits les plus disemblables de nos diverses régions. C'est ainsi qu'il arrive à la vigne ensoleillée du midi, de mûrir grâce à la chaleur aux régions brumeuses du Nord et d'emprunter du sucre à la betterave sa voisine. Car nous avons permis le sucrage des vendanges et nous avons consacré l'union de ces deux produits français. C'est principalement dans le département du Nord que la loi sur la police sanitaire a produit ses effets.

Chaque année les cultivateurs payaient aux maladies contagieuses un tribut plus lourd que l'impôt. De sept cents animaux abattus en 1882, le nombre s'est abaissé à trois cents. Depuis 1870, grâce aux soins des agriculteurs et au zèle des vétérinaires, les pertes des animaux domestiques ont diminué de plus de moitié.

Quant aux encouragements de l'Etat, ils ne vous font pas défaut. Vos concours de betteraves, vos comices reçoivent de larges subventions.

Nous venons de créer une station agronomique à Capelle et nous espérons vous donner prochainement un professeur d'agriculture digne d'occuper une des premières chaires de France. (Applaudissements répétés).

Les résultats que vous avez obtenus sont dus non seulement à la grande propriété, mais aussi à la terre morcelée. Les progrès que nous constatons sont l'honneur et le triomphe de la petite propriété et si nous avons pu, dans ces quelques mots, tout le ciel t'aidera », nulle région ne mérite à plus juste titre d'être aidée, d'être soutenue, dans la lutte qu'elle a engagée contre de nombreux et puissants adversaires. (Bravos et Applaudissements).

L'honneur de la République sera d'avoir pris en mains les intérêts agricoles : d'avoir appelé et installé en France la science agronomique; d'avoir traité l'agriculture comme une industrie éminemment partageable ; d'avoir enfin reconnu et proclamé que l'agriculteur est capable de sortir d'une routine presque instinctive pour recevoir des idées d'un ordre supérieur et pour mettre en pratique des méthodes raisonnées et fondées sur des données scientifiques. Au lieu d'évoquer le spectre de la disette et de la famine, ne serait il point patriotique de donner à nos agriculteurs de virils encouragements, de leur indiquer l'orientation nouvelle et leur montrer l'étoile qui se lève à l'horizon, la science qui descend des hauteurs sereines pour venir aux champs et qui étend sur nos sillons sa main puissante et bienfaisante, pour féconder semences. (Applaudissements répétés.)

Elle marche ; à nous de la suivre, sans jeter un regard sur les siècles calamiteux que nous laissons derrière nous et qui s'effacent et disparaissent dans les brumes du passé.

Après le discours de M. Viette, régnement interrompu par les applaudissements de l'assistance, M. Claeys, président a pris la parole et s'est exprimé ainsi :

DISCOURS DE M. LE SÉNATEUR CLAEYS

MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Je suis certain de répondre au désir, non seulement de tous les membres de notre association agricole, mais encore d'un très grand nombre de cultivateurs de notre département, en vous disant, M. le Ministre, combien nous vous remercions de la bienveillance et de l'empressement avec lesquels il a bien voulu accepter l'invitation que nous lui avons faite de venir à Lille, aujourd'hui, pour visiter notre Exposition et présider la séance solennelle de notre distribution des récompenses. (Applaudissements).

Nous tenions d'autant plus, Monsieur le Ministre, à vous voir accepter notre invitation, que vous avez pu constater par vous-même combien nous avons exceptionnellement organisée en vue de l'Exposition universelle de 1889, il nous était possible de vous donner, d'une façon plus complète que les années précédentes, une idée d'ensemble représentative de notre pays et des progrès réalisés dans cette production par nos populations rurales.

L'Exposition que vous venez de visiter a été, en effet, organisée avec l'aide dévouée et la collaboration active des Sociétés et Comices de toutes les arrondissements de notre département qui, comme la Société des Agriculteurs du Nord, ont à cœur de voir l'agriculture de notre région occuper à l'Exposition universelle de l'an prochain la place qu'elle mérite, et qui désirent, avec nous, sans distinction de parti, que cette Exposition soit digne de notre beau pays. (Applaudissements).

Permettez-moi, Monsieur, puisque je parle de l'Exposition de 1889, d'en profiter pour remercier M. le Ministre du commerce et en cette qualité de commissaire général de ladite Exposition, l'avoir bien voulu accompagner son honorable collègue M. le Ministre de l'Agriculture. (Applaudissements).

M. Pierre Legrand, en sa rendant à Lille, a tenu, comme déjà, à assister à notre fête agricole qui intéresse si vivement le département, qui n'a représenté, et comme ministre du Commerce, à s'assurer par lui-même que l'agriculture du Nord figurera brillamment l'an prochain à Paris, dans la section qui lui est réservée. Notre très sympathique et très distingué concitoyen, dont la présence parmi nous était unanimement désirée, a été, j'en suis certain, doublement satisfait de ce qu'il a vu, et comme ministre et comme député. (Applaudissements).

Nous pouvons, en effet, hautement nous féliciter des résultats que nous avons obtenus, malgré les conditions particulièrement mauvaises dans lesquelles se ont faites, cette année, les récoltes.

Notre Exposition départementale a prouvé, une fois de plus, à tous ceux qui ont bien voulu la visiter attentivement, que notre production régionale, dans son ensemble, n'est pas inférieure à celle des régions voisines; qu'elle fut cet même supérieure en certaines de ses parties ; et que les efforts unanimes de notre agriculture tendent, du reste, sans cesse à la rendre, chaque année, plus importante et plus prospère.

Mais, pour y parvenir, nos cultivateurs ont besoin du plus bienveillant et constant appui des pouvoirs publics. A quoi aurait servi, cette année, leurs efforts si, par exemple, le droit établi sur les blés avait été supprimé en totalité ou en partie ? La récolte a été en général particulièrement mauvaise. Nous aurions assisté sûrement à de nouvelles ruines !

Vous savez, heureusement, monsieur le ministre de l'agriculture, très énergiquement repoussé les tentatives qui ont été faites pour amener la suppression totale ou partielle de ce droit. (Applaudissements).

Nous vous en sommes profondément reconnaissants, mais permettez moi d'ajouter avec franchise que les cultivateurs, non seulement du département du Nord, mais de tous les départements qui ont avec lui des intérêts identiques, n'ont pas été aussi heureux, sur d'autres points, dans leurs revendications ou leurs espérances.

Au mois de mai dernier, en effet, ils ont vu la Chambre des députés, sur un rapport défavorable, repousser le droit dont ils réclamaient différemment sur les maïs étrangers, droit qui, dans certaines régions, représente plus importantes, surtout depuis 1885, viennent, très désavantageusement pour nous, concurrencer nos betteraves et certaines de nos céréales. (Très bien ! Très bien !)

Quelques semaines après, au mois de juillet, ils ont vu les Chambres en pleine campagne et sans regard pour les marchés conclus, remanier la loi de 1884 sur les sucres, loi qui, pourtant, tout récemment, en 1887, avait été déjà l'objet de modifications profondes.

Nous sommes obligés de déclarer que le rejet du droit sur le maïs et les modifications apportées à la loi de 1884 ont vivement émotionné non seulement, comme on le prétend trop souvent, nos fabricants de sucre, mais tous nos producteurs de betteraves, c'est-à-dire le plus grand nombre de nos cultivateurs.

Le mécontentement a été grand dans nos campagnes, et il est à craindre qu'il ne persiste encore, si la richesse exceptionnelle des betteraves de cette année n'avait atténué, dans une certaine mesure, les effets de la nouvelle loi sur les sucres.

Aussi osons-nous exprimer l'espoir que nos cultivateurs trouveront, dans la prochaine session, dans la discussion de la proposition de loi qui M. Trystram et Maxime Lecomte, députés, ont déjà déposée et qui tendent à ne plus faire du bénéfice du droit sur les mélasses étrangères.

Nous avons eu l'honneur, Monsieur le Ministre, lors de la récente audience que vous avez accordée avec votre obligeance habituelle aux délégués de notre Société, de vous exposer les raisons pour lesquelles la Société des Agriculteurs du Nord, vivement émue de notre dévoué collègue M. Potié, cultivateur à Haubourdin, a réclamé l'établissement d'une taxe sur les mélasses étrangères.

Vous avez bien voulu reconnaître avec nous que l'importation de ces produits étrangers a augmenté d'une façon considérable dans des proportions considérables et qu'elle menace même de devenir dangereuse. Les mélasses étrangères, en effet, sont actuellement employées, en grande part dans l'alimentation de la distillerie française, soit aujourd'hui des matières par elles-mêmes, soit des sirops qui en sont issus. Ces sirops sont ce poids, les statistiques publiées dans le *Journal officiel* le prouvent surabondamment et ne permettent pas, même aux prévisions les plus optimistes, d'espérer que leur emploi doive prochainement diminuer d'importance. Bien au contraire.

L'Allemagne, en effet, qui depuis quelques années déjà se distingue, tout particulièrement et même délibérément, dans les pays exportateurs de mélasses, doit nécessairement devenir pour nous de plus en plus dangereuse, maintenant que par suite de modifications récentes que vous connaissez, ces produits sont chez elle sans emploi possible.

Pourquoi le Gouvernement français laisse-t-il les produits allemands entrer en France, tout en ne nous permettant pas, dans de pareilles conditions, de lutter avec eux ?

Pourquoi le Gouvernement, qui, par la loi de 1884, a voulu protéger efficacement la culture de nos betteraves, permet-il à nos mélasses étrangères d'enlever à cette culture une partie de son efficacité en venant concurrencer, dans des proportions excessivement désavantageuses, les mélasses indigènes, dont nous-mêmes de nos betteraves ? On nous reproche, il est vrai, de parler trop souvent de cette partie de notre production agricole. Si nous parlons si souvent de nos betteraves ?

(Suite.)

FEUILLETON DE *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 73

Nini Bellotte

LA

PETITE PARISIENNE

DEUXIÈME PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE ENFANT

Plus courageux devant l'enfant, Marie André s'était senti presque lâche devant la jeune fille.

C'est aussi qui aussi, — à vingt ans, — avait senti, au moment où il avait craint de perdre Nini, que désormais toute sa vie était liée à la sienne. Il avait eu la révélation d'amour. Elle avait éclaté tout à coup, d'autant plus vivace qu'elle avait été plus longtemps contenue. Et amour implique respect.

Quand ils se furent parlés, il leur sembla que leur voix n'avait plus le même son. L'un et l'autre entendaient des harmonies dont ils n'avaient pas eu l'impression. Les mots qu'ils s'adressaient leur paraissaient avoir une signification inconnue.

Devant Béquaret, ils se prirent les mains et se regardèrent longuement.

Et, avec un mouvement d'une pudeur charmante, tendit son front à Marie André :

— Ah ! mademoiselle, cria-t-il, que je suis heureux !

— Voyez vous, Marie-André, lui dit-elle, j'ai un grand devoir à remplir. Un jour, vous connaîtrez mon secret. Si vous l'exigiez, je vous le dirais aujourd'hui. Mais je vous supplie de me le laisser encore. Seulement je vous dis ceci : vous êtes bon, vous êtes délicat, vous êtes pour moi plus et mieux qu'un frère. C'est à cet ami que le m'adresse franchement... Je sais que je n'ai pas eu tort...

Comme Marie André était fier. Au milieu des angoisses que lui mettaient au cœur les souffrances de Nini, il avait travaillé avec une énergie nouvelle. Penchée au chevet de son lit, il avait entendu sonnire dans son âme des harmonies sublimes...

Ces de ix cents francs, savez-vous ce que c'était?... le prix de deux morceaux symphoniques qu'il avait composés là, dans cette petite chambre.

— Ils sont bien à vous, allez!... fit-il. Car c'est vous qui les avez dédiés...

Il prit le violon de Béquaret et joua. Le bossu avait de grosses larmes : Nini rêveuse, les mains croisées, écoutait un peu pâle...

Et quand il eut achevé, Béquaret se jeta dans ses bras :

— Je savais bien que tu avais du génie ! cria-t-il.

— Non, ce n'est pas du génie ! répondit Marie André en regardant Nini.

Deux cents francs!... c'était plus qu'il ne fallait.

Les préparatifs de départ furent presque joyeux. Nini se sentait si heureuse. Elle avait tant d'espérances. Elle n'aurait pu rien expliquer. Mais elle était comme le rayon qui, après des jours obscurs, arrive au terme d'une longue route.

Du reste, le bagage était mince. Une petite valise et la boîte à violon... c'était tout. Dans la boîte à violon, Béquaret avait trouvé le moyen de placer ce qui lui était nécessaire... et les romances de Marie André, qui venaient d'être gravées.

Le bossu était, lui aussi, satisfait de partir. D'abord il sentait que, pour Nini, le voyage serait une sorte de résurrection définitive. Il fallait de l'air à cet organisme tout à l'heure si fortement ébranlé.

Une seule chose le troublait pourtant sans qu'il en dit rien.

Pas une seule lettre n'était venue de Lille depuis celle où Armand Sandrin semblait s'abandonner au découragement. Jamais son silencne ne s'était aussi longtemps prolongé. Etait-il malade? lui était-il arrivé quelque accident ?

Il cacha ses angoisses, voulant qu'elles fussent, elles aussi.

Marie André les conduisit à la gare. Une bonne poignée de main de Béquaret, un bon baiser honnêt sur les joues de Nini.

Et, comme il n'avait pas de billet, le gracieux gardien qui veillait à la porte de la salle d'attente le repoussa brutalement.

— Adieu ! adieu ! Au revoir ! à bientôt !

Le flot des voyageurs les sépara. Marie André, les yeux fixes sur l'horloge, murmura :

— Elle est partie !...

Et ce fut tout. Sept heures après, Béquaret et Nini arrivaient à Lille et, sans perdre de temps, se faisaient indiquer le faubourg de la Madeleine, où se trouvait la maison centrale.

Seraient-ils reçus ? Pourraient-ils arriver jusqu'au prisonnier ? Ne leur demandait-on pas une autorisation ? Ils ne pensaient à rien, sinon qu'ils étaient arrivés.

Le cœur leur battait bien fort, quand ils sonnèrent à la porte noire et sombre.

Un personnage hirsute, vrai geôlier de comédie, leur ouvrit et, au premier mot qu'ils prononcèrent :

— Vous voulez ! ah bien ! oui un jol! coq! s'écria-t-il. Il y a huit jours qu'il a pris la clef des champs !...

Armand Sandrin s'est évadé !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

NINA STELLA

I

ÉVÉNEMENT PARISIEN

Dans le courant du mois de novembre 1875, c'est-à-dire deux ans après les événements que nous venons de raconter, le journal qui tient à Paris le monopole de l'information, *l'argus*, publiait l'entrefilet suivant que nous reproduisons textuellement.

« Hier soir, grand émoi aux Italiens, on pourrait même dire grande émeute, si, d'une part, le public gantè et mondain des Bouffons (vieux style) était capable de se livrer à des manifestations violentes, et si, d'autre part, le mot révolutionnaire ne s'appliquait point toujours aux nouveaux semeïts de souverains et non à leur élévation sur le pavois.

« Voici les faits. L'affiche annonçait la *Traviata*, l'œuvre sublime de Verdi. On sait que la Pazzara a si conquérir les bonnes grâces des spectateurs d'élite qui soutiennent encore en France l'art italien. Elle a des enthousiasmes, et peu s'en faudrait qu'on ne dételât sa voiture, après chaque représentation, si les usages — et les sergents de ville n'y mettaient bon ordre...

« Hier donc, le maestro Giovardini était à son pupitre, l'orchestre n'attendait que le coup d'archet décisif. Cependant, l'heure passait. Aux fauteuils, au balcon, dans les loges, ce n'étaient que frémissements d'impatience et les éventails, agités de petits mouvements de colère, rafraîchissaient l'air plus que de raison.

« Quand enfin la toile se leva, apparut... le régisseur en tenue officielle, habit noir et gants blancs. Il se fit soudain un profond silence. Le régisseur était froid, solennel. On eût dit d'un monarque qui va débiter un message. C'était à la fois beaucoup moins et beaucoup plus grave.

« La signora Pazzara ne s'était pas présentée au théâtre. On avait envoyé chez elle. Elle était absente. Bref, il ne fallait point compter sur elle. Et le régisseur, en administration adressant toutes ses excuses à la respectable assistance, se déclarait prête à rembourser le prix de places...

« Ici, murmures prolongés. Et en effet, quel contre temps ? La petite marquise d'A... qui vient aux Italiens beaucoup moins pour entendre la *Traviata* que pour faire un peu du moins à ce que racante la chronique bavarde, — du petit vicomte de C... sans parler de la coalition des maris...

« Ceci est un petit mystère dont je ferai part aux curieux avant de continuer mon récit. Messieurs les maris Parisiens, — d'une part, le public gantè et mondain des Bouffons (vieux style) était capable de se livrer à des manifestations violentes, et si, d'autre part, le mot révolutionnaire ne s'appliquait point toujours aux nouveaux semeïts de souverains et non à leur élévation sur le pavois.

« Voici les faits. L'affiche annonçait la *Traviata*, l'œuvre sublime de Verdi. On sait que la Pazzara à si conquérir les bonnes grâces des spectateurs d'élite qui soutiennent encore en France l'art italien. Elle a des enthousiasmes, et peu s'en faudrait qu'on ne dételât sa voiture, après chaque représentation, si les usages — et les sergents de ville n'y mettaient bon ordre...

« Hier donc, le maestro Giovardini était à son pupitre, l'orchestre n'attendait que le coup d'archet décisif. Cependant, l'heure passait. Aux fauteuils, au balcon, dans les loges, ce n'étaient que frémissements d'impatience et les éventails, agités de petits mouvements de colère, rafraîchissaient l'air plus que de raison.

« Quand enfin la toile se leva, apparut... le régisseur en tenue officielle, habit noir et gants blancs. Il se fit soudain un profond silence. Le régisseur était froid, solennel. On eût dit d'un monarque qui va débiter un message. C'était à la fois beaucoup moins et beaucoup plus grave.

« La signora Pazzara ne s'était pas présentée au théâtre. On avait envoyé chez elle. Elle était absente. Bref, il ne fallait point compter sur elle. Et le régisseur, en administration adressant toutes ses excuses à la respectable assistance, se déclarait prête